



la revue de
L'ECRAN
IDÉES-INFORMATIONS-CRITIQUES
PARAIT TOUTES LES SEMAINES

Numéro Spécial : 10 Frs. — NOËL 1943

NOUVEL AN 1944

Suzy CARRÉ

dans

Escalier sans issue



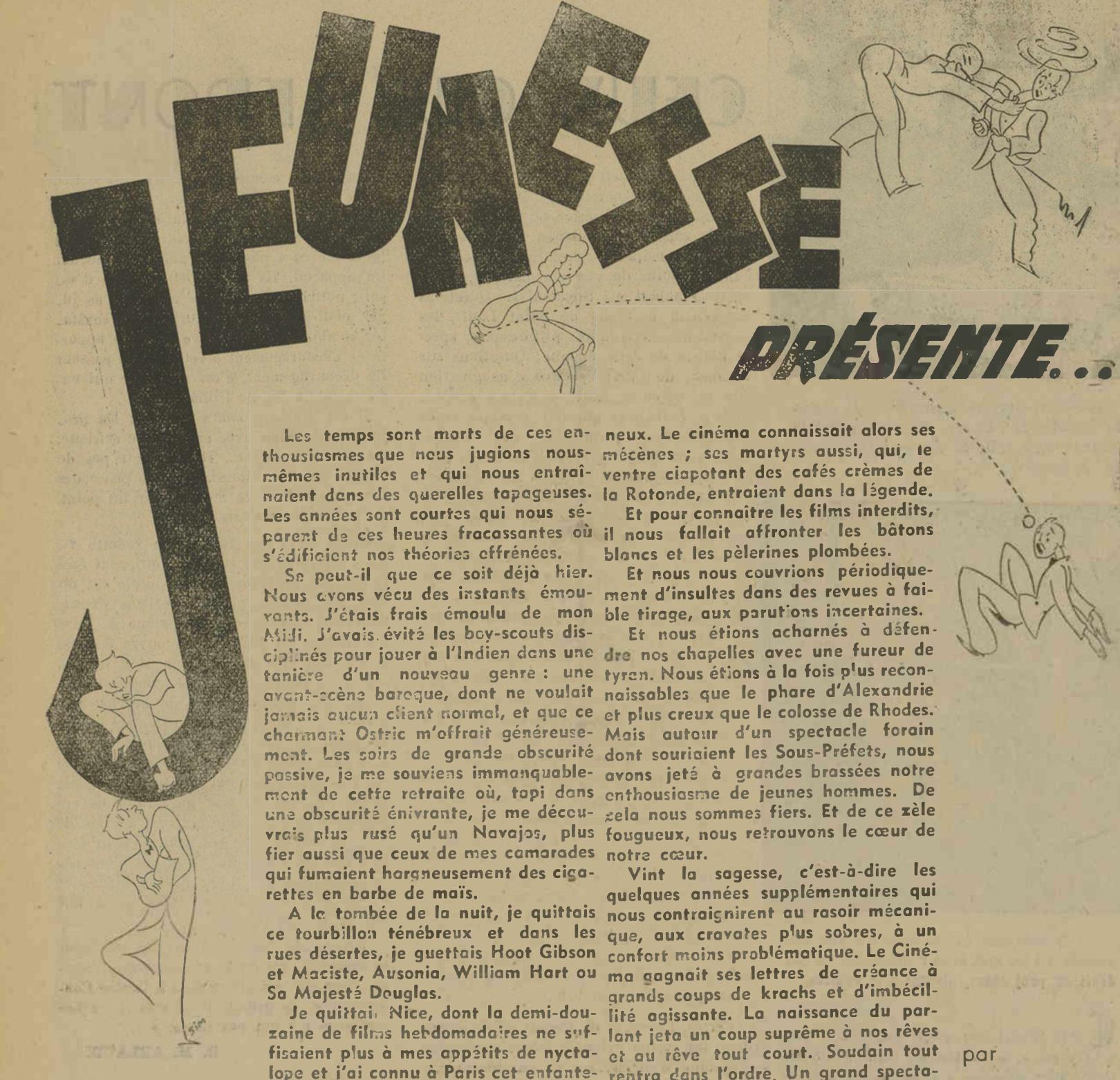
Irène Corday et André Le Gall dans PREMIER DE CORDEE.

Le numéro de

Noël - Nouvel-An.

Puisqu'il s'agit d'un numéro de Noël, les traditions autorisent les souvenirs d'enfance; alors, comme introduction, choisissons en un. Plus qu'un souvenir, il s'agit d'une rengaine. Rengaine que chantaient des ouvriers qui au bord d'un lac, plantait les pilotis destinés à soutenir un « débarcadère », rengaine qui, rythmée à la cadence de leur peine disait : « En voilà un, le joli un, le un s'en va, ça ira, le deux s'en vient, ça va bien; en voilà deux, le joli... » et trois, et quatre, et cinq, autant qu'il y avait de pilotis plantés dans la journée. Si ce souvenir me paraît adapté aujourd'hui, c'est que ce numéro de Noël est celui aussi du Nouvel-An et que, tradition encore, il faut évoquer l'espoir. La chanson de naguère est celle de l'es-

poir. En consacrant notre passage d'une année à l'autre à la jeunesse, à l'avenir, nous ne faisons peut-être pas œuvre d'originalité extrême... Mais qu'est-ce donc que l'originalité, nous avons préféré nous placer sous un signe qui nous convenait. Certes nous n'allons pas bêler l'optimisme, le moment serait mal choisi, mais il l'est plus mal encore pour la désespérance. Il est en pays de Provence un beau proverbe, un peu sceptique, un peu égoïste, mais tout plein de cet espoir dans le présent d'abord et dans le lendemain ensuite, il dit : LI SIAN MAI, LI SIAN BEN, (nous sommes encore là, nous y sommes bien). Nous voudrions ne mettre que cela en exergue de notre dernier numéro de 1943.



Les temps sont morts de ces en-
thousiasmes que nous jugeons nous-
mêmes inutiles et qui nous entraî-
naient dans des querelles tapageuses.
Les années sont courtes qui nous sé-
parent de ces heures fracassantes où
s'édifient nos théories effrénées.

Se peut-il que ce soit déjà hier.
Nous avons vécu des instants ému-
vants. J'étais frais émoulu de mon
Midi. J'avais évité les boy-scouts dis-
ciplinés pour jouer à l'Indien dans une
tanière d'un nouveau genre : une
avant-scène baraque, dont ne voulait
jamais aucun client normal, et que ce
charmant Ostric m'offrait généreuse-
ment. Les soirs de grande obscurité
passive, je me souviens immanquable-
ment de cette retraite où, tapi dans
une obscurité énivrante, je me décou-
vrais plus rusé qu'un Navajo, plus
fier aussi que ceux de mes camarades
qui fumaient hargneusement des ciga-
rettes en barbe de maïs.

A la tombée de la nuit, je quittais ce tourbillon ténébreux et dans les rues désertes, je guettais Hoot Gibson et Maciste, Ausonia, William Hart ou Sa Majesté Douglas.

Je quittai Nice, dont la demi-douzaine de films hebdomadaires ne suffisaient plus à mes appétits de nyctalope et j'ai connu à Paris cet enfantement cinématographique auquel on ne peut songer sans quelque trouble.

Il est toujours vain de parler de soi-même. Je le fais aujourd'hui en m'as-
similant à une époque disparue dont je fus l'heureux témoin. Et comment
vous la rappeler si ce n'est en vous
faisant partager ma joie ?

Ces clubs et ces tribunes étaient-ils
inutiles ? Avions-nous tort de nous
passionner au cours de débats où nous
cassions nos voix, et dont certains dé-
générèrent en bagarres ?

Avions-nous tort de réclamer plus
d'intelligence et moins de concessions ?
Avions-nous tort de soutenir — sou-
vent avec la plus évidente mauvaise
foi — des causes à l'avance perdues ?

D'Entr'acte à la Mélodie du Monde,
le chemin fut à la fois long et épî-

neux. Le cinéma connaissait alors ses
mécènes ; ses martyrs aussi, qui, te-
ment ventre ciapotant des cafés crèmes de
la Rotonde, entraient dans la légende.

Et pour connaître les films interdits,
il nous fallait affronter les bâtons
blancs et les pèlerines plombées.

Et nous nous couvrions périodique-
ment d'insultes dans des revues à fai-
ble tirage, aux parutions incertaines.

Et nous étions acharnés à défen-
dre nos chapelles avec une fureur de
tyrén. Nous étions à la fois plus recon-
naissables que le phare d'Alexandrie
et plus creux que le colosse de Rhodes.
Mais autour d'un spectacle forain
dont souriaient les Sous-Préfets, nous
avons jeté à grandes brassées notre
enthousiasme de jeunes hommes. De
cela nous sommes fiers. Et de ce zèle
fougueux, nous retrouvons le cœur de
notre cœur.

Vint la sagesse, c'est-à-dire les
quelques années supplémentaires qui
nous contraignirent au rasoir mécani-
que, aux cravates plus sobres, à un
confort moins problématique. Le Ciné-
ma gagnait ses lettres de crânce à
grands coups de krachs et d'imbécil-
lité agissante. La naissance du par-
lant jeta un coup suprême à nos rêves
et au rêve tout court. Soudain tout
réentra dans l'ordre. Un grand specta-
cle était né, dont les rares réussites
trouaient nos poitrines comme des
cœurs de femmes. Adieu, grands airs
d'esthètes ! Adieu, essais de laboratoi-
re ! Adieu films issus de cerveaux en
ébullition, réalisés avec les quatre sous
de parrain !

Puis le coup de boutoir de la guer-
re, et, sous le prétexte de difficultés
matérielles, la prime à la médiocrité.
Crotte ! (nous étions moins raffi-
nés, il y a quinze ans).

Mais voici qu'à la faveur de cette
faiblesse, une jeunesse fervente se re-
trouve. Privée des joies matérielles et
spirituelles auxquelles elle aspire,
freinée jusque dans ses rythmes, elle
désire que le seul jeu qui lui reste ne
soit pas un ersatz.

(Suite page 22)

par
MAURICE
BESSY



CEUX QUI SERONT

Tous les cours se ressemblent, la classe de comédie de Pierre Bertin ressemble étonnamment à celle de Jouvet dans Entrée des Artistes.



... et lorsque les élèves sont un peu dégrossis, on les met dans l'ambiance, ils ont droit au projet, bientôt à la caméra.

Cette fois-ci, on peut considérer que « ça y est », le Centre des Hautes Etudes Cinématographiques a commencé son activité. Il y a déjà quelques mois que les cours de comédiens ont débuté, les concours pour les « techniciens » étant terminés, les cours de ceux-ci vont suivre sans tarder.

N'entre pas qui veut au Centre... Non pas qu'il y faille « tuyaux », recommandations ou « piston »... Il y faut surtout des idées, une vocation bien ancrée, des moyens pour y parvenir et pas mal de cran. « Ici on ne plaisante plus » aurait pu écrire Marcel L'Herbier au fronton de son Université.

Les éliminatoires pour ces techniciens ont eu lieu en novembre dans les principaux centres universitaires. Ceux qui n'avaient pas le baccalauréat subissaient une sorte d'examen « probatoire » où l'on

posa (aux producteurs et metteurs en scène) un certain nombre de questions concernant leur futur métier, ou tout au moins les connaissances de bases indispensables à ce futur métier : « Relations, en se plaçant au point de vue cinématographique, entre Flaubert et Stendhal ». Questions concernant le règne de Saint Louis, les possibilités artistiques, pittoresques, spectaculaires de cette époque; Questions sur l'histoire de l'art; épreuve d'imagination sur un scénario libre; « tests » graphiques et enfin une question pratique assez imprévue mais permettant aux « aspirants » de comprendre qu'il ne s'agit plus de flotter dans les nuages. Le thème est le suivant : Supposez que vous avez à transporter de Nice à Moret, dans le Jura, une troupe complète, acteurs, techniciens, etc... Il faut tenir compte que le camion de son n'a que 40 litres d'essence, que l'autre camion qui peut le remorquer est un gazogène qui ne dépasse guère 30 kms à l'heure et que le départ étant fixé au samedi matin, tout le monde doit être sur place le lundi à midi. Le concurrent avait deux heures pour résoudre la question et établir un devis avec comme aide un Chaix et un tarif des chemins de fer. En consultant le Chaix on s'apercevait qu'il y avait une série de correspondances par des petites voies locales à trains intermittents. Cela a l'air d'une colle mais c'est là où l'on a pu juger de la classe professionnelle des futurs étudiants. Les devis s'étagaient selon les réponses entre 30.000 et 80.000 francs. Vingt concurrents ont été admis sur environ 300. Il faut espérer que pas mal, écourtés et estimant que ce n'était pas comme cela qu'ils imaginaient ce métier doré ont renoncé... Les autres pourront se présenter en juin.

Certes, l'Institut de formation du comédiien, est moins exigeant quant au bagage minimum d'entrée, encore en demande-ton plus que n'en sait cette triste majorité qui écrit aux revues et aux studios en croyant que l'on devient vedette « comme ça » en prenant un caprice ou un mirage pour un appel impérieux... Et une fois dans la place il faut y rester. Car tous ceux qui perdent leur temps, sont rapidement éliminés, il s'agit d'apprendre un métier, de former les cadres du cinéma de demain. On y fait ses classes, et durement. Il y a le cours de littérature, de gymnastique, de danse, d'escrime. Pierre Bertin et Catherine Fontenay sont professeurs de diction; Paul Clavel et Jules Chantreau enseignent le maquillage. Enfin MM. Huet et Bibal chargés du cinéma proprement dit, utilisent cet enseignement pour les besoins propres de la caméra, font travailler des textes découpés

en séquences comme « pour de vrai ». Ensuite, et Marcel L'Herbier, directeur de l'Institut s'en occupait lui-même récemment aux Studios François Ier, les meilleurs élèves « passent » une scène devant un appareil. Ils auront leurs bouts d'épais, pourront se voir, se critiquer, se juger peut-être... Il est curieux de constater combien cette épreuve suprême apporte de découragement à ceux qui la passent. Le découragement, c'est le métier qui entre, c'est la fin de l'illusion...

Il est d'autres cours annexes, les projections de films avec exercice de critique, les cours de chant... Il ne s'agit pas de former des Tino Rossi, mais de poser des voix incertaines, de leur donner du point, de guérir les accents...

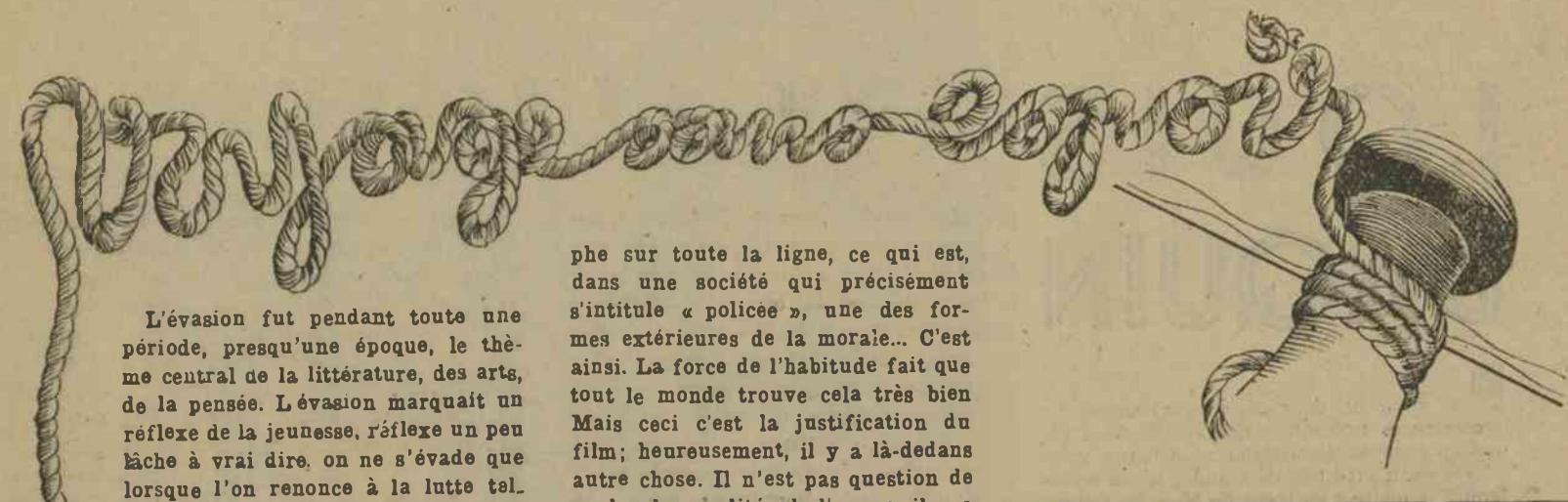
Deux, trois ans font... une vedette ?... Oh ! non, mais un comédien qui peut être utilisé. La création de cette école est un des très grands progrès réalisés depuis bien des années elle contribue à faire du cinéma un métier, elle ouvre des espoirs. Elle va causer bien des larmes, bien des rages, bien des imprécations, mais elle rendra autant de service par ceux qu'elle éliminera que par ceux qu'elle formera. Sur un millier d'illusionnés qui « veulent faire du cinéma » on peut en compter deux qui ont les qualités minimums nécessaires. Sur un millier de ces « deux » une centaine arrivera à vivre de son métier... Et sur ces cent là, peut-être une vedette, et encore. Ceux qui n'ont pas compris cela, qui n'ont pas su bifurquer en route font autant de ratés qui diront que la vie est injuste.

Maintenant les éliminés qui voudront se consoler, pourront toujours dire, comme ceux qui ont été recalés à l'autre Conservatoire, le grand, le vieux : « Les meilleurs n'y ont pas passé. »

R. M. ARLAUD.



Danse, assouplissement... effets de jambes devant le photographe... Déjà.



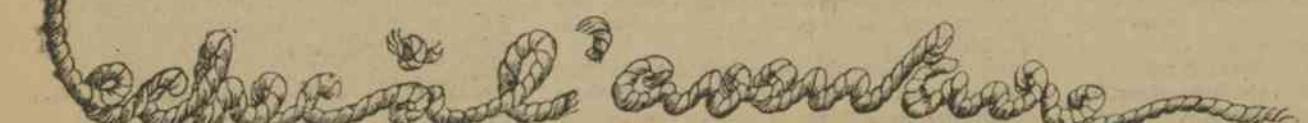
L'évasion fut pendant toute une période, presque une époque, le thème central de la littérature, des arts, de la pensée. L'évasion marquait un réflexe de la jeunesse, réflexe un peu lâche à vrai dire, on ne s'évade que lorsque l'on renonce à la lutte telle qu'elle se présente. Est-ce pour l'avoir certainement fortement subie — en tous cas traversée — cette époque, que Pierre Mac Orlan, reprenant le sujet d'un film de, naguère, amplifie le thème ? Ce Voyage sans Espoir est le récit d'un élan, d'un effort, de plusieurs efforts pour échapper à la vie... d'un échec aussi. Seul s'en sort le jeune homme dont la dernière image est vibrante comme un départ, alors qu'elle n'est qu'un retour au quotidien. Ce film sera date comme l'a pu faire Quai des Brumes avec lequel il a énormément de rapports mais dont il n'a pas la désespérance. Pourtant c'est l'échec; mais l'échec n'a pas ici le visqueux de l'autre histoire. Peut-être les personnages sont-ils plus grands ? Il y a là-dedans un grand souffle et c'est un grand triomphe, Christian Jaque a fait œuvre réconfortante car il prouve qu'actuellement, un film peut s'affranchir des lisières censurales, se libérer des obligations opportunistes, retrouver le domaine qui lui plaît, s'y mouvoir à son aise. Car enfin nous avions pu croire un instant qu'au nom d'une morale stérile et pauvrement ridicule on allait supprimer des écrans des éléments à coup sûr spectaculaires : la vie des ports, des boîtes, des bouges, les reprises de justice et les coups de revolvers. Or Christian Jaque retrouve triomphalement tout cela. Notre morale en souffre-t-elle ? La jeunesse va-t-elle se trouver pervertie et perdue ? Oh ! que non pas ! D'ailleurs pour sauver la tradition d'honnêteté, les méchants disparaissent, les doux trinquent quand même et l'apprenti voleur a le temps de se racheter. Somme toute, la police triom-



Est-ce l'avenir que Simone Renant désigne à Jean Marais ? On peut le croire à ce moment de l'action où la porte de l'aventure semble réellement pour eux s'être ouverte, seules les dernières heures de la nuit les en séparent... Mais pour l'un d'eux cette nuit ne finira jamais et l'autre retournera à son quotidien sans connaître jamais la dernière image du film que seul, le spectateur emportera avec lui. L'aventure a échoué, elle était mal amorcée.



R. MAURI.



LOUIS DAQUIN

Pour avoir lu, dans ces magazines que les circonstances tolèrent et que l'intelligence réprouve, maintes élucubrations de haute volée sur les ébats alpestres de Daquin, je me représentais le metteur en scène de *Nous les Gosses*, du *Voyageur de la Toussaint* et de *Madame et le Mort*, sous un jour assez inquiétant. Ah ! l'on était désinvolte, le verbe prompt et fertile en paradoxes ! Suavement, j'élaborais certain interrogatoire sournois qui vous aurait conduit au bagne le plus innocent des coupables. Pauvre Daquin, je lui mettrai au cou, pour le noyer dans sa confusion, et l'ontogénétique et la psychophysiologie ! Je caressais ces noirs dessins, parmi les frondaisons gracieuses du Luxembourg, un soir où la bise soufflait... Deux heures après je tenais Daquin pour l'homme le plus accueillant du monde, le plus courtois et aussi le plus mesuré. J'allais visiter un cinéaste -- le vilain mot -- et je rencontrai un poète. Car, au vingtième siècle, les poètes ont sacrifié leurs cheveux anachroniques ; ils dédaignent l'hermétisme et les chapelles poussièreuses ; ils ont les yeux clairs et la bourse ingénue ; ils s'appellent Marcel Aymé, Jean Eiffel et Louis Daquin.

Perché sur la plus haute branche d'un immeuble parisien, au cœur du Quartier Latin, il poursuit quelque chimère à travers la fumée légère de sa pipe. J'explore sa bibliothèque : Hemmingway vit en bon voisinage avec Selma Lagerlöf et Linankoski. Par-dessus *Dos Pasos*, un *Huxley* massif tend les bras à *La Serna*. Me voici prêt à trahir la confiance de « *La Revue de l'Écran* » ; Daquin m'y invite.

Avez-vous lu la correspondance de Rièvre et de Fournier ?

Justes cieux ! J'oublie mes devoirs, je me laisse convaincre. Je ne rapporterai pas notre conversation. Elle n'avait que faire avec le cinéma. Qu'on sache, puisque c'est la coutume, que Daquin, frais émoulu de la Faculté de Droit et nanti d'un diplôme des Hautes Études Commerciales, tout en songeant déjà à la mise en scène, débute dans le monde laborieux par un poste, aux services de publicité, chez Renoir. Puis il s'adonna au journalisme ; il fit bien. Pierre Chenal, on l'imagine, apprécia ses chroniques, lui fixa rendez-vous et l'engagea ferme comme assistant. Patiemment Daquin sonda les arcanes du cinéma. Aujourd'hui régisseur, demain directeur de production, tantôt derrière la caméra, tantôt dans le cabanon du son, il apprenait son métier et, au contact de ses ainés, dégagait sa propre personnalité. Il découvrait, à cette époque, Peter l'obéison et la poésie des horizons familiers ; il parcourait les chemins de la création.

Votre première chance ? demandai-je.

Visiblement Daquin paraît contrarié. Il n'ose me ni les confessions, ni les autobiographies.

Après l'armistice, dit-il enfin, me trouvant sans emploi, j'entrai, sur la recommandation de Pioquin, à la section des scénarii du C.O.I.C. J'y découvris par hasard, parmi un fatras de sujets ineptes, l'histoire de *Nous les Gosses*, qui me convenait à merveille.

La conjonction des astres fit le reste.

Je réussis à convaincre des producteurs, pressentis Marcel Aymé à qui je dois un dialogue savoureux et surtout cet épisode de la dili-



L'équipe de *Nous les Gosses* collabore à la renommée immédiate de Daquin.

Gence qui situe le film à mi-chemin entre le réalisme et la fantaisie.

J'intercepte la phrase au vol :

— Alliage brillant d'observation et d'humour qui caractérise votre œuvre toute entière.

— Je ne m'en cache pas les faiblesses. N'opposez pas, qu'yeut, la poésie. Il y faut une grâce d'état. Je pense pourtant que le vrai domaine du cinéma, c'est l'évasion poétique.

Une évasion intérieure qui méprise les artifices du lyrisme. Le contre-plaque, les parures multicolores font de mauvais prétextes. La poésie, on ne la retient pas dans la trame d'une étoffe, dans les réts du dialogue ; seule une image la peut capturer.

— Cette poésie, en se superposant à l'action, ne la paralyse-t-elle pas ?

— L'action est accessoire. Je rêve d'un film sans histoire, dans lequel s'affronteraient pourtant des caractères, mais dépourvus de toute complicité avec l'événement. Le cinéma doit laisser au théâtre les intrigues fourmillantes et développer des thèmes très simples, ce qui n'exclut pas la profondeur psychologique.

— Comment exprimer les états d'âme des personnages ? Le style cossu que vous préconisez ne justifierait-il pas la verbosité ?

— C'est affaire de rythme. Le dialogue, indispensable, n'a qu'une valeur d'indication. L'erreur serait de lui sacrifier le rythme. Il y a cent manières d'exprimer la douleur ou l'amour niais que par un long discours : un regard, un soupir. Dans la vie les êtres répugnent à exprimer leurs sentiments secrets. Il convient de valoriser le silence. Songez au pouvoir de suggestion de la première scène de *La Piste du Nord*, un modèle d'exposition cinématographique...

— ...Et à l'arrivée, dans les brumes, du *Voyageur de la Toussaint*.

— Malheureusement le public n'a pas marché, il attendait une vedette. J'ai beaucoup lutté contre la tyrannie des vedettes. Si, après *Madame et le Mort* je m'étais contenté d'un film confortable avec deux ou trois acteurs consacrés, ma carrière serait assurée. J'ai préféré engager des inconnus et toucher *Premier de Cordée*.

— Daquin connaît mon point faible. Nous abordons de front la littérature scandinave. Une soubrette fait diversion, qui annonce un vis-à-vis...

— ...Et à l'arrivée, dans les brumes, du *Voyageur de la Toussaint*.

— Ma heureusement le public n'a pas marché, il attendait une vedette. J'ai beaucoup lutté contre la tyrannie des vedettes. Si, après *Madame et le Mort* je m'étais contenté d'un film confortable avec deux ou trois acteurs consacrés, ma carrière serait assurée. J'ai préféré engager des inconnus et toucher *Premier de Cordée*.

— Film mouvementé jusqu'aux accidents, toutefois la difficulté de travailler en houte montagne.

— Daquin me narre les péripéties de son équipe, la chute de Pigout, un jeune premier de classe, les ascensions quotidiennes de plus de trois heures pour se rendre aux emplacements



GROS

choisis. Il se plaint de la coquetterie des Alpes et de l'indolence des comédiens français.

— J'ai engagé une partie dangereuse. La critique, indulgente à mes premiers essais, ne me pardonnerait pas une erreur. Un Feyder, un Cerny ont le droit de se tromper. Ne nous serons-nous pas permis de chercher, au prix de tâtonnements incessants, notre voie, dans les genres les plus divers ? On demande trop aux nouveaux metteurs en scène.

— Parce qu'on leur reconnaît du talent.

— Sur la table qui nous sépare, j'èvise un gros cahier relié, débordant de notes manuscrites.

— Un scénario que j'écris, dit Daquin.

— L'exemple de Renoir qui est votre metteur en scène préféré.

— J'espèce aussi, dans un avenir indéfini, tourner *La Dame de Montsoreau*, à la façon des films américains. Trois bandes vont en présence : les gens du Roi, les partisans de la Reine, les amis de Montsoreau. Cela prête à des aventures allégées. J'aimerais également porter à l'écran un roman célèbre de Selma Lagerlöf...

— Daquin connaît mon point faible. Nous abordons de front la littérature scandinave. Une soubrette fait diversion, qui annonce un vis-à-vis...

— ...Un mot encore. Jean-Paul Sartre m'a confié un scénario, remarquable qui ouvre au cinéma de nouveaux horizons.

— Sartre le philosophe ?

— Et j'ai glissé quand même une allusion perfide à l'ontogénétique.



Goupi Mains Rouges où Becker empoigne rudement son sujet dès les premières images.

bouche bien dessinée sous une moustache américaine, le regard assuré, et, couronnant un front large, un envol de cheveux bouclés.

— Démolisons les légendes, dis-je.

— Soit ! Je suis venu au cinéma comme tout le monde, par hasard. Après des études scientifiques, j'entrai dans une affaire d'accusateurs, à laquelle mon père s'intéressait. Marié, père de famille, je vivais largement, lorsque Renoir, un ami de toujours, me proposa de l'assister. Il n'était, à cette époque, que l'auteur de *La Chienne*, un jeune à qui l'on prédisait un bel avenir. Je lâchai la proie pour l'ombre, si l'on peut dire. J'appris mon métier, réalisant ça et là des courts métrages pour me faire la main. *Le Gendarme est sens pitié*, entre autres. *Le Crime de Lange* excepté, je collaborais à tous les films de Renoir, des *Bas-Fonds* à *La Grande Illusion*, en passant par *La Marquise*. Je trouvais enfant des producteurs...

— Et ce fut *L'Or du Cristobal*, œuvre curieuse et pleine de promesses.

Becker sourit, me tend une cigarette, puis :

— Donc je ne suis pas tout à fait l'auteur.

— Pourtant on y reconnaît votre style.

— Quelle chance vous avez ! Faute de capitaux, je dus abandonner mon travail, en plein milieu. Au bout de quelques mois, une nouvelle société s'intéressait au sujet, engageait Jean Stelli qui accommoda comme il put les scènes que j'avais tournées. Vanel et Dita Parlo se solidarisèrent avec moi et refusèrent de tremper dans cette seconde maturité. Mobilisé aux premiers jours de la guerre, fait prisonnier, je ne pus défendre mes intérêts et *L'Or du Cristobal*, ou du moins ce qu'il en restait, me fut attribué.

— Et Becker me conte, par le menu, une histoire pathétique que je n'aurai garde de déflorer.

— ...tout finira tragiquement. Qu'importe. Le drame aussi peut être tonique pour le spectateur moyen qui retrouve, en sortant, une condition moins périlleuse.

— Je jecarde un mot aimable sur le chef-d'œuvre qui s'élabore.

— Comme vous allez vite ! On s'illusionne beaucoup sur la renaissance du cinéma français. Un rien risque de la compromettre. L'afflux subit, par exemple, de productions étrangères qui submergeraient le marché. Nous essayons, honnêtement, de faire notre métier, c'est-à-dire des films qui répondent aux exigences de l'heure, sans trop sonder l'avenir.

Il est temps d'écouter ce que dit la bouche d'ombre, la bouche d'ombre du métro. Becker s'en va-t-en bicyclette vers Bagatelle et son avenir ; et moi vers la trahison des mauvais interprètes, des enquêteurs.

JACQUES BECKER

qu'il côtoie chaque jour. Un garçon de café, cinématographiquement parlant, me convient mieux qu'un génie.

— Cela est certain. Le génie est un monstre qu'on ne peut exprimer en images, sous peine d'invisibilisances.

— Tenez, je préfère *Le Grand Meaulnes* ou *Jeanne de Chambre*. Mais je serais incapable de le réaliser. Parlez-moi du roman de Mirbeau ! Au cinéma « ça aurait une de ces gueules » !

— Somme toute vous transposez la parole célèbre de Molière.

— Le cinéma, comme le théâtre, se propose de divertir les honnêtes gens, de les arracher à leurs embûches quotidiens. Il importe donc que l'action soit son principal ressort, ce qui n'exclut pas l'étude des caractères et des mœurs.

— L'action psychologique ? Vous l'avez démontrée dans *Goupi-Mains Rouges*.

— Je n'ai rien inventé ; le roman de Véry m'a fourni l'essentiel, la réflexion personnelle et le travail suffisant au reste.

— Le style Becker...

— Il y a autant de styles que de films. Le metteur en scène doit être invisible et laisser parler ses images, ses personnages, son texte.

— Ainsi vous préconisez le détachement en face de l'œuvre.

— Pour agiter des marionnettes il faut les dominer et ne pas se cacher parmi elles. King Vidor, que j'ai beaucoup connu et que j'admiré profondément, Von Stroheim, Clarence Brown, Charlot n'agissaient pas autrement.

J'abandonne Becker à ses souvenirs, lui subtilise une cigarette et le constraint dans ses derniers retranchements :

— Votre prochain film rompra-t-il avec vos styles précédents ?

— Mon optique, fatidiquement, restera le même. Mais *Falbalas*, que je prépare dans la fièvre, mettra en scène une époque et un milieu différents. Rouleau, directeur d'une grande maison de couture, habitué à des folies conquêtes féminines, s'éprendra d'une jeune fille, toute simple, Micheline Preste. Il se sentira désemparé, handicapé même par son existence brillante...

Et Becker me conte, par le menu, une histoire pathétique que je n'aurai garde de déflorer.

— ...tout finira tragiquement. Qu'importe. Le drame aussi peut être tonique pour le spectateur moyen qui retrouve, en sortant, une condition moins périlleuse.

— Becker est sur des charbons ardents. Il tente une diversion :

— J'ai cherché à cerner mon sujet. Rien ne m'effraie plus que le diététisme. A mon avis, l'action n'est nullement un prétexte mais une fin. J'ai beaucoup aimé *Les Visiteurs du Soir* sans adhérer le moins du monde à l'esthétique de Prévert et Laroche. Si j'avais à choisir le film le plus représentatif de notre époque, ce sont *Les Anges du Péché* que j'élirais. L'irréalisme est un alibi commode, toute la difficulté réside dans la composition, l'équilibre, sans qu'il y paraisse. Dans l'état actuel du cinéma la suprême élégance c'est la simplicité. Il faut révéler au public les mille drames

Pierre des VALLIERES.

RETROSPECTIVE FUTURISTE

IL Y A VINGT ANS

PARIS, 22 Décembre 1963.

(De notre correspondant particulier)



Notre collaborateur
HISPANO-SUIZA

qu'on a l'occasion, comme je viens de le faire, de mesurer les progrès accomplis. Ces quelques fragments que j'ai vu passer devant mes yeux m'ont démontré avec une précision un peu cruelle le chemin parcouru par notre art en ces deux décades. Je n'insisterai pas sur la pauvreté technique de ces bandes, la puérilité des méthodes de tournage, puisqu'aussi bien il s'agit d'une époque où le cinéma sortait à peine des premiers étouffements, période bizarre, période héroïque en vérité. Songez qu'il y a vingt ans — c'était hier — les autos roulaient encore grâce à un certain carburant appelé essence, les avions atteignaient à peine sept cents kilomètres à l'heure, et la télévision n'était encore qu'à l'état de projet ! Il y aurait donc mauvaise grâce de reprocher aux gens de 1943 leur ignorance dans l'abc de la technique cinématographique. N'oublions pas que c'est aux balbutiements de ces précurseurs que nous devons, en somme, de posséder l'outil parfait que nos metteurs en scène ont à présent entre leurs mains.

Non ! Là n'est pas, à mon sens, le plus grand intérêt de cette rétrospective. Ce qui m'a le plus impressionné, au cours de cette séance, c'est de retrouver, rajeunis de vingt longues années, certains des acteurs que nous pouvons voir, aujourd'hui encore, sur nos écrans. Mais quelles surprises... Jugez-en : parmi les films présentés, nous avons pu voir un fragment de Monsieur des Lourdes, une scène d'amour avec Raymond Rouleau. Qui croirait que ce jeune premier sautillant, troutrouant et jouant de la prunelle, c'est le même homme que notre Raymond Rouleau style 63, si justement surnommé « le père-noble national » ! Et que cette blonde enfant aux yeux étonnés, mais au jeu plus que primitif, c'est Josette Day, qui s'essaie maintenant aux rôles de Marguerite Moreno et de Fusier-Gir (il est vrai que c'est de son âge !).

Micheline Presle, dans une scène de La Nuit Fantastique (du regretté Marcel L'Herbier), joue le rôle d'une jeune fille charmante, et, certes, le spectateur de l'époque serait bien étonné de la contempler dans ses exhibitions actuelles, et, en particulier dans le rôle la vieille fille de Ces Dames aux chapeaux verts, où elle triomphe de quelques films tournés il y a vingt ans. Vingt ans, c'est peu et c'est beaucoup. C'est surtout beaucoup, lorsqu'il déjouait déjà les jeunes premiers fantaisistes. Dieu merci, il continue, pour le plus grand plaisir de nous tous !...

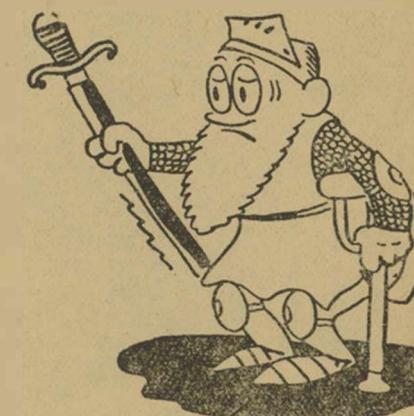
On nous a aussi montré un passage d'un film intitulé, je crois, La Grande Catherine, ou L'Honorabile Catherine, je ne sais plus très bien. Je suppose qu'il s'agit d'un film amusant, bien que, personnellement, je n'apprécie pas beaucoup l'humour du début du siècle. Mais, enfin, l'honorabile Catherine, c'est notre chère, notre inimitable Edwige Feuillère ! Voir la divine interprète de Corneille, de Racine, et de tant d'autres de nos classiques, rouler au bas d'un escalier, ne manque pas de sel. Mais que diraient ces Messieurs du Français ? Qui encore... Je citerai quelques images d'une œuvre de Sacha Guitry, écrite, réalisée et jouée par lui-même, naturellement, en compagnie d'une jeune personne du nom de Geneviève, qui était, à l'époque, sa quatrième ou cinquième femme (depuis, l'académicien, on le sait, entra à la Grande Trappe...).

Quelques jeux de scène nous ont aussi présenté certains artistes qui, paraît-il, en 1943, jouissaient d'une certaine notoriété. Notoriété qui, je n'empresse de le dire, semblerait inconvenante en notre temps ! Parmi eux, il y a un petit chanteur sans voix, du nom de Tino Rossi (je ne certifie rien) : on se demande par quelle aberration cet homme a pu paraître sur un écran. Il y a encore, si mes souvenirs sont exacts, une petite femme sans talent qui s'appelait Viviane Romance, et une sorte d'escogriffe qui semble tirer tous ses effets de la longueur prodigieuse de ses dents (Bercantel ? Mortadelle ? Fernandel ? Je ne sais plus). Qu'ont pu devenir ces gens-là ? Quel fut leur destin ? Sont-ils même encore vivants, ces fantômes éphémères ?...

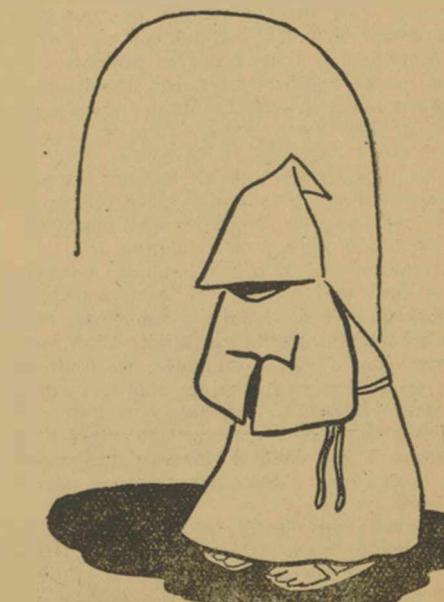
Ginet Leclerc (en religion), Pierre et Blanchard (doyen de l'Académie Française), Raimu (qui, avant de mourir distribua sa fortune aux œuvres de bienfaisance), d'autres encore ont défilé devant nos yeux. Mais il est une chose qui prouve de façon péremptoire que le cinéma de 1943 ne peut à aucun titre être considéré comme l'époque seraient

(Suite page 22)

1963 : Josette Day
(Ces Dames aux Chapeaux Verts)



1963 : Raymond Rouleau
(Rôle de Don Diègue)



1963 : Sacha Guitry
(rôle muet)

Invitation À LA JEUNESSE

Lorsque finira cette saison en enfer, nous nous trouverons, à n'en pas douter, et en dépit de funambules rêveurs, devant un monde bien transformé. Tout d'ailleurs ne sera pas pire qu'avant... Cela aura changé, simplement. En somme la vie aura continué pendant que nous étions « entre parenthèses ». A n'en pas douter, le règne de l'aviation qu'une guerre amorça sera établi par la seconde. La jeunesse, toute la jeunesse cette fois-ci sera vouée à l'aviation. On imagine déjà les passions qui se déchaîneront... L'aviation est une



PHOTO
RAYMOND
VONQUEL

Après la mer et la montagne, Grémillon s'est lancé dans cet élément prodigieux, l'air, où règnent ceux qui ont l'âme jeune.

que, puisqu'il retrace la vie de Mme Dupeyron, ou tout au moins la période de « crise » de cette vie, la jeunesse apparaît soudain au milieu de la vie d'un couple. C'est l'avion, le besoin que d'en-bas on peut croire enfantin de voler qui leur apporte la révélation. Ils sentent que c'est un peu fou et parce qu'ils en ont peur, en gens raisonnables, ils se rebiffent. Ils se nient à eux-mêmes le souffle qui prend naissance en eux... Il faut une défaillance de l'épouse — défaillance raisonnable, bourgeoise, pour le bien de la famille, mais défaillance quand même — pour que l'homme, repris par ses souvenirs, par ce que fut sa jeunesse qui eut son heure d'héroïsme involontaire, pour que l'homme céde. Ce que les anciens appelaient la fatalité est alors déclenchée. Elle le rejoint, le dépasse, ils sont en plein ciel, en plein illégitime, en pleine folie. En quelques mois, ils renient leur réussite bourgeoise, ils basouent leur esprit d'économie, ils piétinent des années de prévoyance, ils s'enfoncent dans le bienheureux égoïsme. Tout le monde est vieux autour d'eux, à commencer par leurs propres enfants. Ils atteignent un des sommets du rêve, ils l'atteindront rudement, en traversant des zones effrayantes, car les victoires de la jeunesse se paient très cher... Et puis, ils reviendront au train-train quotidien.

Ce qui compte c'est l'envol, ce sont ces avions qui découvrent le ciel, c'est cette atmosphère qui nous a passionné et nous passionnera, celle des aérodromes où des appareils que nous trouvions énormes tournent à vide pour « chauffer le moulin » où des petits « zincs » de course, de compétition sont tirés des hangars à bras d'homme, des petits zincs jolis, bien propres « briqués » avec amour comme le fait un enfant pour son jouet favori. Peut-être, à cause de tout cela, cette œuvre de Grémillon nous paraîtra-t-elle dans quelques années plus poignante d'avoir été conçue au moment où les avions étaient devenus de mauvais diables.

M. ROD.



L'INGÉNU

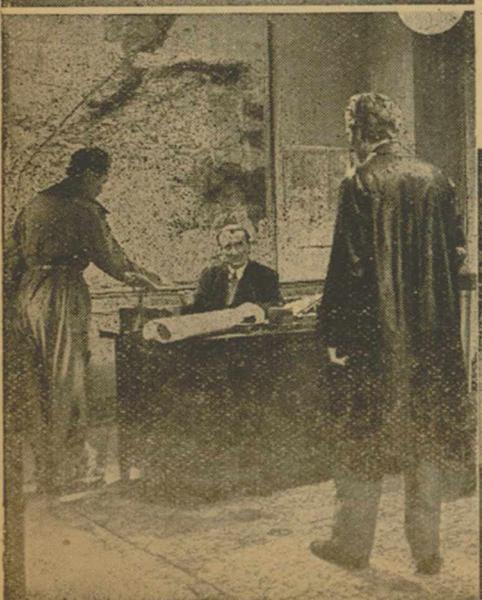
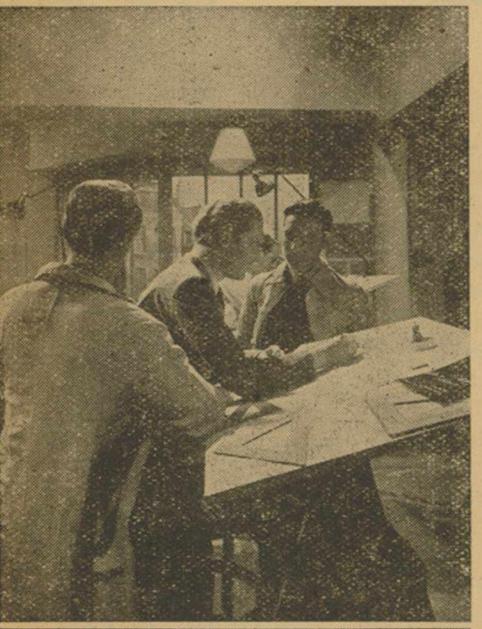
Naturellement, Odette Joyeux n'a pas inventé l'Ingénue. Le personnage est ancien ; personne, probablement, ne l'a inventé, mais à certaines époques il s'est rencontré dans la vie et le théâtre s'en est emparé. Disons qu'Odette Joyeux l'a retrouvé. Retrouvé dans tous les sens du terme, pour pour l'Ingénue d'abord, pour elle-même aussi. A l'ordinaire, il y a un ordre dans les emplois, une filière ; une comédienne, avec la gaucherie de ses débuts, la timidité que peut lui donner un certain manque de métier, et puis enfin tout simplement sa jeunesse, débute dans les Ingénues... Il arrive qu'elle y reste jusqu'à un âge avancé, mais ceci est une autre histoire. Lorsque la filière est normale, l'Ingénue devient amoureuse, femme, se complique... second état qui dure très longtemps et la mène aux mères à la fin de sa carrière. Odette Joyeux, elle, n'a rien respecté de toute cette chronologie. N'allons pas jusqu'à dire qu'elle commença par les mères, mais elle s'est peu souciée de son emploi. Elle a tout joué depuis le jour où, petite fille dansante, effrontée et agaçante, elle débutait en figurant chez Jouvet dans « Intermezzo » de Giraudoux. Elle fut fréquemment l'étudiante, cette transposition moderne d'une ingénue qui n'a plus de l'emploi que l'âge. Dans ce domaine, elle se révéla un beau jour avec une interprétation complexe, fouillée, mûre de douceur, de violence, de calcul et de passion, c'était dans « Entrée des Artistes », et c'était un vrai rôle de femme ; à dater de ce jour, on pouvait compter sur Odette Joyeux. Elle avait un emploi bien à elle, car sa complexité féminine restait toujours marquée par un physique menu, par un souvenir d'ingénue, par la « femme enfant »... C'est un peu plus tard qu'Odette Joyeux découvrit l'Ingénue. Dans le second film de Jean Marais : « Le Lit à Colonnes ». Cette fois-ci, on fut fidèle à la tradition. L'Ingénue fut blonde, un peu bête, très oie blanche, exactement, puisque c'était comme ça qu'étaient les jeunes filles que pouvaient -- et que devaient -- cimer nos pères et grands-pères, lorsqu'ils étaient désireux d'éviter des mésalliances. Mais la grande rencontre se fit dans « Chiffon ». Qui en est responsable de Claude Autant-Lara ou d'Odette Joyeux ? Je n'en sais trop rien, il est bien probable que chacun y mit du sien. Peut-être, par esprit de famille, ont-ils voulu réhabiliter leurs grand'mères. « Pour être ingénue, on n'en est pas forcément gourde »... L'expérience, qui nous paraît d'une aisance rare, était pourtant assez dangereuse ; il est prouvé que dès que l'on fait soulever les chastes poupées de l'Ingénue, elle se dégourdit d'inquiétante façon, elle prend un petit goût de fruit vert, elle devient -- oh Claudine ! -- assez vite un petit peu, gentiment, mais très sûrement, vicieuse. Or, Odette Joyeux est restée toute nette, toute transparente, comme un cristal ; curieuse petite bonne femme, elle nous a rendu une ingénue que nous n'imaginions plus. Peut-être, grâce à elle, penserons-nous que nos pères -- et surtout nos grands-pères -- étaient beaucoup moins bénêts que nous avions tendance à le penser. Qu'ils avaient aussi beaucoup moins d'excuses lorsqu'ils s'en



veulent faire l'école buissonnière avec les comédiennes, les danseuses et autres femmes de mauvaise vie. Cette ingénue retrouvée, Odette Joyeux ne l'a plus laissée, une fois, pour elle-même, comme en ultime répétition pour ne pas lâcher le personnage, elle l'a recommandée dans l'adorable bluette qu'était « Lettres d'Amour ». Après quoi, sûre de n'être pas trompée -- car il faut se méfier des ingénues -- elle est allée avec son compère Autant-Lara fouiller plus loin dans son personnage. Ils se sont alors aperçus tous deux que, sans être équivoque, l'âme de l'ingénue avait pas mal de doubles fonds, que rien n'y était si simple qu'on se l'imaginait. En somme, ils ont découvert que l'ingénue avait une existence bien à elle qui ne consistait pas seulement à faire

de la broderie, servir les gâteaux le jour de réception et à dire de temps à autre, en laissant pendre la lèvre : « Le petit chat est mort ». L'ingénue, n'ayant rien perdu des rouerries de l'enfance et commençant à apprendre, par mimétisme et par instinct, toutes celles de la femme, se révèle alors, avec son faux air limpide, un être bien plus compliqué, un être qui ne sait pas encore et qui ne saura que beaucoup plus tard la simplicité et l'insouciance véritables, qualités que l'on croit, bien à tort, primaires et qui s'apprennent et se composent. L'ingénue vue sous ce jour, c'est, sous la surface lisse, tous les orages, toutes les catastrophes en puissance. Cette révélation donna « Douce ». Là où l'auteur lui-même n'avait vu qu'un être un peu renfermé aux audaces de timide, un être étouffé par les rideaux trop lourds de la famille et traditionnelle-maison, un être un peu secret qui cache surtout sa désillusion... Claude Autant-Lara a imaginé une « Douce » qui, dans son silence, dans ces longues attentes derrière la vitre, dans sa silencieuse observation, a presque tout appris. Elle reste ingénue parce qu'elle sait mal manier les armes qu'elle possède. « Douce » connaît la passion avec toute l'outrance de la jeunesse... elle n'est pas du tout disposée à se contenter des innocents plaisirs habituels, et, par là, elle rejoint les acides héroïnes de Colette... « Douce » se fait enlever et se donne pour obtenir ce qu'elle veut. Mais « Douce » calcule tout le temps, elle veut marier son père et sa gouvernante pour éloigner une rivale ; elle comprend que la jalouse peut aller au-delà d'une présence, elle comprend des tas de choses, elle comprend totalement à la fois qu'elle en meurt ou ne sait trop pourquoi, lorsqu'il n'y a plus lieu d'en mourir, avec l'illogisme qui est vraiment ingénue. Car l'ingénuité est, tout comme la jeunesse, n'en déplaît aux gens mûrs, une chose grave, une chose qui connaît effectivement, réellement, par contact direct, ce tragique que les autres n'imaginent volontiers alors qu'ils ne peuvent plus que l'imaginer. « Douce » a rapporté l'ingénue sous un visage tout à la fois nouveau et conforme... Qu'en va-t-il advenir maintenant ? Il reste une expérience à faire, l'équipe Autant-Lara-Joyeux la tentera-t-elle ? Ce serait d'amener tout doucement l'Ingénue dans l'époque contemporaine ; il doit bien y en avoir, et même beaucoup plus qu'on se plait à l'imaginer.

devant nous... L'ARCHANGE



au moment où le Cinéma français puise son inspiration aux sources les plus pures de la Légende et de l'Idéal, comment n'aurait-on pas songé à l'Archange qui donna sa vie au service des Ailes françaises ?

Sept ans déjà ! Le 7 décembre 1936, l'hydravion *Croix-du-Sud*, auquel était confié le 42^e courrier aérien France-Amérique du Sud, quittait Dakar à 4 heures 32. Son équipage se composait de Jean Mermoz, chef de bord ; Alexandre Pichodou, pilote millionnaire (en kilomètres) ; Henri Ezan, navigateur ; Edgar Curveilher, radio, et Jean Lavidal, mécanicien.

Huit minutes après, le gros quadrimoteur revient. L'hélice du moteur arrière droit ne veut pas passer du « petit pas » de décollage au « grand pas » de vol normal et l'huile fuit par l'arbre porte-hélice. Après inspection et de nombreux essais satisfaisants, il part de nouveau à 6 heures 52.

La *Croix-du-Sud* donne régulièrement sa position jusqu'à 10 heures 43 quand le radio transmet : « Avons coupé moteur arrière droit... » et le message s'arrête brusquement, sans avoir indiqué ni le point, ni l'état de la mer.

« Air France » alerte ses avisos et ses avions, ainsi que les bâtiments de commerce. La solidarité des ailes joue et les hydravions allemands, catapultés par le bateau-base *Dorn*, participent au « ratissage » de l'Océan sur des zones de plus en plus vastes. Les heures, puis les jours passent. Il faut se rendre à l'évidence. Après 23 traversées, Jean Mermoz, tout en courage, en force, en solidité, l'homme de la Ligne du Sud, déjà rescapé de l'Atlantique et de la Méditerranée n'est plus. Symbole de l'Aviation militante, il est entré dans la Légende héroïque.

Il fallait beaucoup de talent et d'habileté pour retracer la vie d'un tel homme. Choisir entre le documentaire et le romancé. Eviter la résonance littéraire dont s'accommoderaient mal des noms et des personnages encore tout frais dans les mémoires.

Disons tout de suite que Louis Cuny, le metteur en scène, a su, très habilement, éviter ces écueils en adoptant carrément une formule réaliste d'imagerie à la manière d'Epinal.

Et, si le dialogue de Madame Marcelle Maurette tombe par instants dans une certaine grandiloquence, il est très heureusement racheté par la pureté de la musique qu'Arthur Honneger a écrite pour le film.

Malgré un peu de monotonie dans le ton et les attitudes, on ne peut contester à Robert-Hugues Lambert une étonnante ressemblance avec le héros, et Lucien Nat, Camille Bert, André Nicolle, Jean Marchat complètent la distribution.

Ce film sans femme est un hymne à la volonté. Il touchera le cœur populaire et enthousiasmera l'âme des foules.

G.-H. GALLET.

MANUEL DU PARFAIT SAVOIR VIVRE

DE LA CONDUITE A TENIR DANS LES CIRCONSTANCES EXCEPTIONNELLES. — Il est fort regrettable que R. Rouleau soit absent de cette photo de *L'Aventure* est au coin de la Rue, car lui s'y entend pour garder l'élegance et la distinction dans les plus abracadabantes circonstances. Il faut se contenter des manières et coutumes de Vitold et Paredes qui pour être moins distinguées n'en sont pas moins correctes car le savoir vivre veut que l'on ait en chaque chose la tenue et le comportement correspondant à la dite chose. Par exemple : il n'est pas élégant, quoique l'on puisse croire, de se baigner en habit.

DITES LE AVEC DES FLEURS. — Chapitre très important du code de civilité. Voilà qui n'est pas pour gêner Pierre Fresnay, même lorsqu'il est en casquette et pull-over dans *L'Escalier* sans fin, même lorsque le bouquet est destiné à Madeleine Renaud — ou peut être Suzy Carrier. — Par contre Bussières ferait bien mieux d'être plus attentif car il est certes ignare en la question et pourrait profiter de la leçon. Il est parfaitement capable d'offrir des roses rouges à une jeune fille et s'étonner ensuite à haute voix de la désapprobation générale. Mais avec ses nouvelles fréquentations...

IL NE SUFFIT PAS DE METTRE LA MAIN DEVANT SA BOUCHE ainsi que le croit certainement André Luguet dans *L'Homme qui vendit son âme au diable*. Lorsque l'on est devant une dame on tient la conversation, on sourit, on essaie d'être brillant, on fait du charme et si l'envie de bâiller vous prend, eh bien on ferme la bouche et on avale discrètement son bâillement : comme ça. Et dire que les Messieurs qui ont lu dans *Marie Claire* que Luguet était la crème de la distinction vont tous par snobisme ouvrir devant les dames des fours effroyables devant lesquels il mettront pudiquement la main.

DE LA DISTINCTION DANS LE DESHABILLE. — Toutes mes lectrices et toutes nos petites amies (ce ne sont pas les mêmes) peuvent avec profit aller contempler Yvonne Printemps dans *Je suis avec toi*. Elles pourront constater qu'une dame de qualité ne perd jamais le sens de la dignité, la surveillance des moindres plis et le clin d'œil à l'armoire à glace dans les scènes les plus intimes et les plus fantaisistes. On dit bien « fantaisie échevelée » mais il faut bien se garder de prendre au pied de la lettre une expression d'origine triviale à n'en pas douter et en tous cas impropres.

JAMAIS AVEC UNE FLEUR. — Il y a bien longtemps que les règles populaires de bienséance affirment que l'on ne bat pas une femme même avec une fleur, mais que la question est très envisageable avec un solide gourdin. C'est probablement pour une démonstration de cette loi élémentaire qu'Elisa Ruis sert de « mannequin » dans *Tornavara*. Du côté féminin il n'y a pas encore de dogmes bien établis sur la manière la plus convenable de recevoir une tournée. Nul doute qu'après un certain nombre d'expériences on n'établisse cela pour le plus grand bien de la civilité et de l'élegance.

DU BAISE-MAIN. On pourrait croire devant cette scène de Domino qu'il s'agit d'un concours ou d'une répétition... En réalité il n'en est rien. Toujours est-il qu'Aimé Clariond le racé juge très sévèrement la démonstration de Bernard Blier. Que va-t-il faire ? Mettre un genou en terre et baisser les ongles, ou tirer brutalement la main à la hauteur de sa bouche pour y appliquer un sonore « baiser de nourrice » ? Deux solutions qui seraient parfaitement déplacées. Mais au cinéma on n'en est pas à cela près, il n'est pour s'en convaincre que de regarder comment mangent les gens de la haute société.





La tradition veut que l'on dise : au naturel un garçon aimable, enjoué, sympathique.



C'est avec le rôle de composition du Loup des Malveineur qu'il repousse ses propres limites.

C'était un jour de Poutalès qui, sauf erreur, au cours d'un monstrueux « canular » montmartrois — il s'agissait de l'inauguration de la statue du Général Dumas — commença son discours en ces termes : « N'étant pas du quartier et pas commerçant, je m'adresse à vous au nom des commerçants du quartier ».... Je pourrais dire quelque chose comme cela en tò

14

NE CONNAISSANT PAS YVES FURET

te d'un « papier » sur Yves Furet. Je connais très mal sa carrière, je ne sais rien de ses débuts, il n'a pas beaucoup tourné et je ne suis pas même certain de pouvoir réciter sans me tromper la liste de ses films. Quant à lui, je l'ai rencontré une fois à la sortie de la première d'un bien mauvais film, il était depuis peu rentré de Chamonix avec l'équipe de *Premier de Cordée*, nous avons hâtivement bu quelques demis avant le dernier métro; ensemble nous l'avons pris (ce dernier métro). Ce sont évidemment des relations plutôt courtes et une intimité fort relative. Tant pis, le garçon est sympathique, j'ai envie de parler de lui. Je l'ai découvert un soir, au cinéma, dans un mauvais film. Il s'agissait de *La Loi du Printemps*. Mais lui était excellent. On pouvait en dire ce que prudemment on avance de toutes ces « découvertes » : « Voilà un garçon qui est bon, mais est-il un acteur ? fait-il autre chose que d'utiliser un naturel direct ? une vraie bonne humeur ? un entraînement communicatif ? » Je l'ai retrouvé une seconde fois dans un autre film assez mauvais, un film raté tout au moins, qui s'appelait... On peut même dire qui s'appelle, car il n'est guère sorti : *Le Loup des Malveineur*. Cela devenait

alors beaucoup plus probant, le garçon tenait ses promesses, il « composait ». Ce domestique étrange était de la meilleure essence. Je ne sais si les débuts de Furet furent difficiles, mais pour moi, à première vue, il me semble que la chance a dû le favoriser, il est déjà au Français... — ce qui ne l'empêchera pas d'en sortir, mais pour l'instant, c'est une consécration — il doit bien en être le plus jeune pensionnaire, car sa jeunesse à lui, n'est pas un effet d'option.

Il a eu des rôles qui l'ont mis en valeur, il semble qu'il en aura d'autres et sa fantaisie le mérite. Il fut de cette expérience unique pour un acteur : *Premier de Cordée* où Daquin fit vivre ses gars pendant des semaines comme de vrais guides sans leur laisser après le travail la possibilité de reprendre leur petite vie privée. Logiquement, et c'est pour cela qu'il faut en parler tout de suite, Yves Furet doit en 1944 connaître le grand départ de sa carrière. C'est pour lui le moment le plus dangereux, il faut de la volonté, ne pas se contenter de facilité, avoir devant les yeux les images — bien vivantes encore — de Legris et de Baquet qui sont restés accrochés entre ciel et terre.

R. M. A.



Il n'est pas encore question de vedette pour lui, mais il sait se contenter de tenir sa place et de la bien tenir. Ce n'est pour lui, mais il sait se contenter de pas forcément la part la plus facile, c'est lui qui dépanne Michèle Alfa dans *L'An* de la Nuit.

EDWIGE FEUILLÈRE DAME DE PERFECTION

Faire un « papier » sur Edwige Feuillère est une entreprise difficile et sans grandes satisfactions. Ceci, bien entendu, si l'auteur est en même temps un admirateur de sa victime. Car il est facile (lieu commun) d'éreinter en deux coups de cuiller à pot un acteur qui a du talent et par là vous dévoile sa personnalité artistique, mais il est périlleux de parler d'un ouvrage d'art, d'une sorte d'architecture, légère, séduisante où rien n'a été laissé au hasard et qui doit, fatallement, nous séduire par l'un ou l'autre aspect de sa réussite.

Le talent, la beauté et l'esprit d'Edwige Feuillère semblent un composé extrêmement intelligent, extrêmement précis, fait selon une formule personnelle mais efficace. Une sorte de sortilège qu'elle se serait administré à elle-même lentement, prudemment : « Je me tiens en blonde... je me coiffe en hauteur... avec des boucles plates... avec trois rouleaux... etc. » Et le résultat est surprenant. De *Topaze* à *Lucrèce* elle a rajeuni de quinze ans. Oui, ce n'est pas nouveau mais c'est toujours admirable. Et cette interprétation de *Lucrèce* paraît moins un film qu'une sorte de point dans une carrière bien remplie et qui continue... Certains lui reprochent cette étude patiente qu'elle a faite d'elle-même, cette pénétration un peu objective des personnages qu'elle nous présente. Ces femmes savent trop bien marcher et trop bien s'habiller, elles vont perdre dans cinq ou dix minutes ce qui fait leur réalité, leur proximité du spectateur. Ceux-là connaissent mal l'interprète. Plus que son élégance, plus que son visage, l'intéressent les raisons secrètes de ses personnages. *Lucrèce* n'est pas seulement une comédienne célèbre, talentueuse et adulée, c'est une femme séduisante, coquette et... maternelle un peu. Amoureuse aussi ? Certainement. Avec charme et discrétion, avec (il faut bien le dire) perfection. Edwige Feuillère est arrivée à nous donner en quatre vingt minutes une démonstration complète de son élégance, de sa féminité,



peu longue adolescence n'est pas déplacée ici), Pierre Jourdan le comédien pris à son jeu et les autres les comparses qu'ils s'apportent. Jean Tissier ou S'noel...

Et vous ont compris. Ils marchent bien comme il faut, avec esprit sur un dialogue de S. H. Térac et au commandement de Joannès. Leurs qualités se manifestent discrètement, avec une mesure qui doit être, au fond de la courtoisie admirative. Pourquoi ne pas admettre qu'ils sont pleins de bons sentiments ? Cette victoire d'Edwige Feuillère rejouait un peu sur eux qui savent la présenter, la mettre en valeur, s'effacer enfin devant cette... perfection. Insaisissable d'ailleurs. Car elle tient aussi bien dans un sourire que dans un drapé, dans une intonation que dans toute une scène. En somme c'est également un échantillonnage de la perfection sous toutes ses formes et même si cela devait être, l'adieu d'Edwige Feuillère au cinéma on ne pourrait qu'applaudir tant l'équilibre et le talent se rejoignent avec élégance.

Jacques MARNAY.

de son talent, de son émotion, etc... C'est... parfait. Dans l'exécution surtout qui demandait autre des dons de comédienne un sens du ridicule très subtil. Tout ceci ressemble par plus d'un côté à un exercice sur la corde raide. Beaucoup ont craint qu'Edwige Feuillère ne résiste pas à ce film egoïste et qu'elle ne se dévore elle-même. Pour cette fois-ci le danger est passé. Il reste un assez joli tour de force, une prouesse qui marque dans la vie d'une comédienne, une sorte de mention spéciale. Que sera l'avenir ? L'histoire nous le dira. Il sera intéressant de savoir si la perfection lorsqu'elle atteint ce degré peut se suffire à elle-même.

Pour aujourd'hui *Lucrèce* est une manière de rétablissement et son auteur est encore là-haut paré de mille feux. Peu importe la descente. Ce qui comptait c'était d'arriver à ce sommet, d'y entraîner dans son sillage : Jean Mercanton (il va prendre sans doute de la graine et au détour de sa gaucherie, sa cinématographique et un

peu



Mademoiselle.

Permettez à un modeste admirateur, un de ceux qui parmi tant d'autres se repaissent de votre image, caché dans l'ombre d'une salle de venir vous présenter ses vœux. Par la même occasion je vous dirai que je vous admire et peut-être même que je vous aime. J'ai vu tous vos films, j'ai votre photo dédicacée. Mais mon nom ne vous dirait rien, vous en avez dédicacé tant et tant. Je suis même de ceux qui ont eu du plaisir à vous voir dans *Jeunes Filles en détresse* où vous étiez si mauvaise et dans *Elles étaient 12* femmes où vous étiez si insignifiante. J'ai frémis d'aïe en vous voyant « en chair et en os » jouer *Am stram gram* et j'ai fait le voyage de Paris pour voir cette bluette qui s'appelait *Colinette*. C'est dire que je ne suis pas suspect de vous veuvoir « dol ni haine ». J'ai d'autres titres encore pour fleurir mon amour. J'ai attendu deux heures sous la pluie un dimanche pour assister debout à *Paradis Perdu* et j'ai même « encassé » cinq fois *Tino Rossi* dans *Le Soleil a toujours* raison pour vous y entrevoir. J'ai pleuré des larmes salées lorsque l'on m'apprit que je ne verrais probablement jamais *Abri 39*, *La Belle Aventure* et *Histoire Comique*. Voilà, Mademoiselle mon cœur écorché vif et mis à vos pieds. Tout cela me donne le droit de vous dire : « Où allez-vous ? » Car j'ai l'impression que vous êtes en train de faire fausse route. Au lendemain de l'armistice on a pu croire que vous alliez devenir la grande vedette française. C'était l'opinion de chacun, il était donc tout naturel que, vous aussi puissiez vous l'imaginer. Tout le monde s'est trompé, cela ne fait rien,

LETTRE OUVERTE A MICHELINE PRESLE



Fantaisie ? Pas du tout, son rôle dans *Un seul amour* est tout de drame.

erreur ne fait pas comple. Evidemment, vous avez joué un peu vite le jeu de la Star, les journaux ont étalé votre vie sentimentale, vos projets matrimoniaux, vos aventures juridiques. Tout cela pouvait vous sembler amusant, c'était comme un jeu ! tout neuf, mais maintenant il n'en est plus question, tout est pour le mieux. Cela m'aurait ennuyé de vous voir vous engager dans cette voie qui, déjà porta si grave préjudice à Danielle Darrieux... Et, puisque je parle de Danielle Darrieux — je l'ai beaucoup aimée, vous savez, je suis très « spectateur » j'ai le cœur artichaud — je voudrais que son exemple vous soit utile. Comme vous (moins que vous peut-être) elle avait le sens de la fantaisie... Elle a

Mais non, il ne faut pas forcer son talent ! Histoire de rire avait prouvé que la fantaisie réussissait à Micheline Presle et lui laissait une jolie gamme.

voulu parfois se lancer dans le « sérieux » ce fut *Katia* ou telle scène de *Retour à l'Aube*, elle s'est chaque fois lamentablement cassé le nez. Vous aussi vous allez vous le casser. On me dit que vous voulez « jouer profond » que vous commencez avec Pierre Blanchar, que vous allez continuer avec J. Becker... A deux genoux, je vous en prie, restez fantaisiste, ne forcez pas votre talent, j'aimerais tant ne pas vous perdre. Qu'est-ce que cela peut faire qu'Edwige Feuillère ou Madeleine Sologne soient placées plus haut dans la hiérarchie du talent... Peut-être recevront-elles moins de bouquets de violettes, ce que j'aime en vous, ce que nous aimons, c'est votre jeunesse, je ne puis dire toute simple, car elle est abominablement apprêtée mais votre jeunesse vraie, vos manières, ce qu'il y a de primesautier en vous. Vous avez une route à suivre, elle est buissonnière, elle ne mène peut-être nulle part, mais c'est celle qui vous convient. Soyez-y la première, la seule peut-être, sur les autres vous resterez « à la traîne » et ce serait si triste pour vos amoureux. Je vous en prie, Mademoiselle Presle, faites ça pour moi.

Vous me trouvez bien audacieux, tant pis, il fallait que je vous le dise, il fallait vous préciser ce que je vous souhaite, croyez-moi, humblement, timidement sentimentalement vôtre.

Modeste PARFAIT

L'ILE D'AMOUR

Le morellement bêtement administratif des provinces en départements a porté au visage de la FRANCE une déplorable altérite. Mais que dire lorsque dans ce cadre administratif on fait entrer la CORSE. La CORSE, un

département ! Cette île dont les paysages s'étagent des sommets neigeux aux plages brûlées de soleil, des forêts solennelles aux maquis broussailleux, comment la réduire au format d'un calendrier des Postes ? Ce peu-

ple de paysans et de bergers dont l'enthousiasme comme la colère se scande aux rythmes des fusils, dont l'ardeur fait eraquer les frontières, comment l'imaginer réglé par des arrêtés préfectoraux ? Oui pour les bureaux des ministères, la Corse ne peut être qu'un département, mais pour les poètes, pour les rêveurs, pour les amoureux du beau, elle est la terre bénie des sentiments les plus purs et les plus libres, de l'hospitalité, de la vengeance, de l'honneur et de l'amour.

Une pareille contrée doit être pour le cinéma d'un attrait sans pareil. Et pourtant ceux qui ont voulu porter à l'écran un tel pays et un tel peuple n'ont donné à ceux qui l'aiment que déceptions et mécomptes. Il y a des pays que leur trop grande beauté empêche d'être photogéniques. Ainsi la Camargue. Ainsi la Corse. Voici qu'un de nos compatriotes a osé tenter la gageure. Maurice Cam vient de mettre en scène *L'Ile d'Amour*.

Au moins tout de suite que malgré son éclat publicitaire nous n'aimons guère ce titre qui nous paraît rappeler le sujet. Pourtant il faut bien l'admettre puisque c'est surtout une belle histoire d'amour que l'auteur a voulu nous conter. On ne la déflorera pas mais on peut au contraire sans crainte que l'ien des yeux y pleureront...

Rendons grâce à l'auteur : il ne s'est pas laissé engluer à une légende folklorique, il n'a pas voulu « faire corse ». C'est une belle histoire grave et tendre qui, sans doute, eût pu se dérouler sous d'autres cieux (car elle est humaine) mais à laquelle les décors, l'atmosphère, le son de l'Ile donnent tout son sens et toute sa vibration.

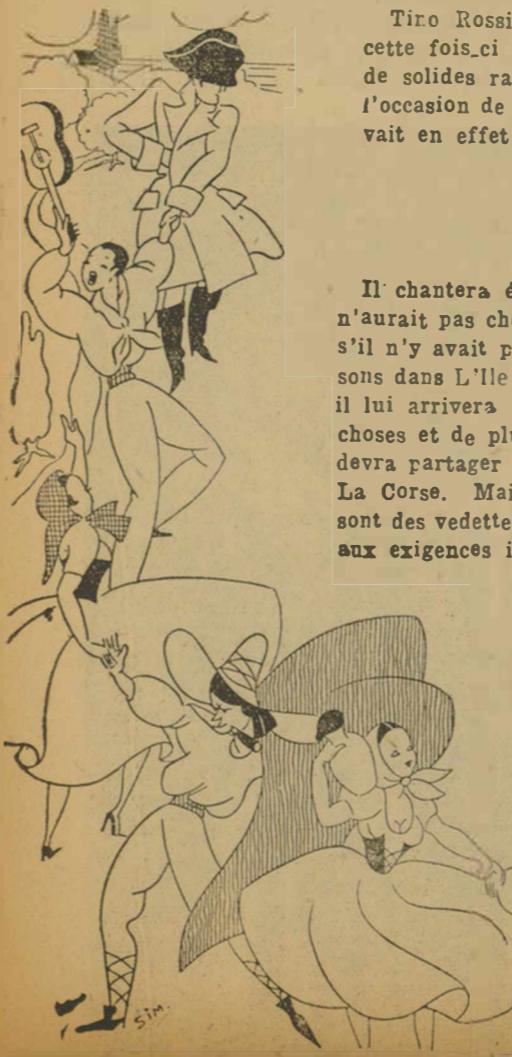
Tino Rossi en est le héros. C'est un redoutable honneur. Il y aura sans doute une nouvelle querelle à son sujet, mais l'amour du pays explique bien des mi-elles.

Et la voix inimitable s'élève. Elle dit un chant d'amour. Et c'est la voix de la Corse. Et c'est la voix même de l'amour.

Emile CARBON.



Tino Rossi « ambassadeur de Corse à Paris » est cette fois-ci intégré à son pays natal. Il y tient par de solides racines, il tient à son île. Cela lui donne l'occasion de la présenter à Josselyne Gael, on ne pouvait en effet trouver guide plus qualifié.



Il chantera évidemment, on n'aurait pas choisi Tino Rossi s'il n'y avait pas eu de chansons dans *L'Ile d'Amour*, mais il lui arrivera bien d'autres choses et de plus graves, et il devra partager la vedette avec La Corse. Mais les paysages sont des vedettes de tout repos aux exigences inexistantes.





Lorsqu'un critique a laissé tomber dédaigneusement de ses lèvres : « C'est un mélo », il croit, généralement avoir prononcé une condamnation définitive et sans appel. Condamnation dont se soucie peu le public d'ailleurs, car le terme même de mélo est si peu rédhibitoire que les chefs de publicité des films l'ont adopté comme argument. Un mélo, cela veut dire qu'il y aura des aventures sentimentales, très sentimentales, des héros très gentils et de très méchants, des drames affreux, des injustices abominables — on adore l'injustice — que l'on pleurera à mouchoir que veux-tu — on adore pleurer — et que pour finir, à quelques concessions près, cela s'arrangera — on adore que cela s'arrange. — Une fois ces règles respectées, rien n'empêche de faire avec tout cela de très bons films Abel Gance ne disait-il pas qu'une tragédie classique n'était tout simplement qu'un grand mélo réussi. Lorsque Delanoy réalisa *Fièvres*, il réunissait tous les

Pour elle, ou autour d'elle on tissa un nouveau mélo, moderne aussi, celui-là, plus moderne encore que *La Femme Perdue*. Ce fut *Retour de Flammes* que seules quelques villes privilégiées de zone sud ont vu pour l'instant. Un mélo avec des avions, des hommes d'affaires. Un être entraîné par la fatalité, par sa passion scientifique et qui en arrive à se conduire comme le plus haïssable des hommes... parce qu'il croit à son invention et que sa femme ne peut pas le suivre jusqu'au bout de ses sacrifices. Il y a les traquenards, les vilains trahis dans l'ombre des plans machiavéliques, mais lui en sortira victorieux, il réussira au moment où tout est perdu, il retrouvera sa femme, il pourra sangloter d'aise au milieu de ses enfants, les spectateurs auront les quelques minutes de satisfaction nécessaire pour sécher leurs larmes, se moucher, on pourra rattrapper les désastres du rimmel. Car c'est très bien d'aimer ça, mais encore

Renée Saint-Cyr aura patronné la carrière de Roger Pigaut puisque *Retour de Flamme* était le premier grand rôle de ce jeune premier nouveau. Ce fut, on le sait une réussite telle que le « grand départ » semblait pris et que Pigaut pouvait considérer sa partenaire comme un porte-bonheur... Qu'en pense-t-il maintenant qu'un rocher malencontreux en lui brisant l'épaule a du même coup arrêté net sa carrière ?

mélo RAJEUNI



éléments classiques du mélo, et il faisait néanmoins un très grand film (le seul dont puisse s'honorer Tino Rossi). D'ailleurs ce n'est pas si facile que ça de faire un mélo. On en peut prendre pour preuve que ce sont toujours les mêmes qui servent les solides mélos qui ont démontré leurs moyens scéniques des milliers de fois et cinématographiques plus que de raison.

L'an qui s'en va, nous a apporté entre autres, un goût très net pour le mélo moderne, le mélo spécifiquement cinématographique. La réussite du genre fut sans contredit *La Femme Perdue*. Tout y était, la fille abandonnée, le jeune premier victime du sort, l'enfant, le brave homme, la vieille maman. On vit les gens entassés, écrasés sur les marches d'escalier pour pleurer dans une atmosphère de buanderie sur les malheurs de Renée Saint-Cyr. On n'allait pas s'arrêter en chemin. Renée Saint-Cyr pourrait dorénavant porter le titre de « reine du mélo » si l'on classait avec couronne à l'appui les principales vedettes de notre production.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine

Tél. : National 26-82

MARSEILLE

Directeur - Propriétaire : A. de MASINI.

Secrétaire général : R. M. ARLAUD

Secrétaire Rédaction : Gof GILLAND

Abonnements France :
1 an : 150 frs.; 6 mois : 80 frs.

Chèques Postaux :
A. de MASINI, 466-62 — Marseille

faut-il être présentable au sortir de la salle. Il est à prévoir que *Retour de Flammes* après *La Femme Perdue*, nous vaudra dans l'année qui vient une bonne série d'imitations. Le mélo plus que jamais va refleurir, nous pourrons dans un prochain numéro de *Noël-Nouvel An*, faire le compte et voir combien de « tragédies classiques » nous aura valu la mode nouvelle... Nouvelle, si l'on peut dire.

A



N. D. L. R. — Au moment de mettre sous presse nous recevons de nos envoyés spéciaux le court article qui suit. Nous tenons à signaler à nos lecteurs que ceux-ci devaient partir en week-end lorsque la direction leur enjoignit de s'occuper de ce reportage. Avec une conscience professionnelle qui leur fait honneur et dont nul ne s'étonnera, ils ont fait face à un certain nombre de dangers que nous ne pouvions soupçonner et se sont trouvés distancer l'enquête officielle en plus d'un point. de faire la lumière autour de ce cadavre qui fut découvert, hier à la tombée de la nuit, non loin justement de l'endroit où le Grand Georges tomba victime d'un règlement de compte. Mais le grand Georges était connu de tous et il était même arrivé à la police (ô ironie) de le mettre en garde contre ses fréquentations. Le clochard qui vient d'être assassiné n'avait, à première vue, ni amis, ni ennemis. Pour l'instant aucun magot secret, n'a été découvert et l'ordre relatif mais vraisemblable de son domicile, n'indique pas qu'il ait été trouvé avant nous. Cependant il semble que la solution puisse se trouver dans un petit village avoisinant Paris où la victime semblait avoir des relations... lait pour raccourcir notre route traverser une petite forêt où nous surprit aussi imprévisiblement que possible une violente tempête. Que faire dans une voiture décapotable et avec notre rage d'être ainsi stoppés au début même de notre enquête ? Nous nous réfugions donc dans une ferme qui semblait inhabitée et qui, à la vérité, était assez sinistre : La Ferme aux Loups. Nous l'explorions assez indiscrètement pour y trouver de quoi nous sustenter lorsque dans une des salles nous découvrons un homme étendu sur le plancher. Hélas il était trop tard et à l'horreur de la solitude s'ajouta une inquiétude et une curiosité puisque ce cadavre était la même que celui que nous avions vu dans la zone. Ceci se passait il y a quelques heures et tandis que la gendarmerie alertée commençait ses recherches nous continuons les nôtres qui sont doubles et qui pourtant semblent se rejoindre tragiquement.

TEMPÈTE EN FORET ET CADAVRE IDENTIQUE

Nous partimes donc vers X... le lendemain aux premières lueurs du jour. Il fal-



Nos Collaborateurs éclairciront - ils le Mystère de
LA FERME AUX LOUPS ?



NOS COUVERTURES

Sury Carrier dans "L'Escalier sans fin".

Découverte dans *Pontcarzel*, Sury Carrier avait besoin du rôle d'affirmation d'un autre comédien. Ce rôle, c'est *L'Escalier sans fin*. On peut supposer que la jeune comédie n'accepta pas la partie sans angelot. Il y fallait s'y mesurer avec des acteurs tels que Andréine Renaud et Pierre Fresnay. En réussissant avec éclat, elle a gagné d'abord cette tentaculaire et curieuse partie de sa carrière qui maintenant semble certaine et brillante. Non seulement le rôle est partiel, il n'empêche pas de mettre en valeur toute sa finesse mais encore le film a un retentissement moyen. Et c'est évidemment là qui n'est pas forcément en rapport avec l'expérience de l'interprète, n'est pas négligeable. On a vu des vedettes rater leur chance parce que leur meilleure rôle était dans un film sans éclat, *L'Escalier sans fin*, par contre dès sa sortie, mit d'accord critiques et public. Il se classa dans ces œuvres « impossibles à voir », parce qu'il n'y a jamais de place. C'est un film à surprises car le titre cache des ressorts imprévus... On a vite dit: un second *Musiciens ou Ciel*. Report facile mais assez peu réel, ce qu'il y a de plus surpris et dérouté peut être ceux qui croyaient être au courant, c'est la part importante donnée dans une production d'aujourd'hui à l'élément comique. Soixante minutes de rire, chronométrera un farouche statuicien. G. Laombe sait ne pas se laisser distancer. Il reste un des réalisateurs du peloton de tête. Il est de ceux qui ont fait faire avec des films de cette classe, un pas que l'on mesure encore mal au cinéma français durant l'année 1943.

Blanchette Brunoy et Aimé Clariond dans "Ceux du Rivage".

Aimé Clariond le virtuose a en quelques mois pris une telle vogue que l'on s'imagine assez volontiers qu'il est un « dévoreur » d'après l'armistice. Il y a pourtant bien des années que la Comédie Française rompt avec des traditions auxquelles elle tenait jalousement à cette époque, engagant Aimé Clariond, acteur des Boulevards sans qu'il ait à passer par la filière habituelle. Il s'agissait de recrasser la troupe qui manquait de vedettes. L'écran l'utilisa suivant, il fut entre autres l'amiral du *Revolé*, le directeur des *Disparus de Saint-Antoine*... mais il fut le Foulché de *Vadim-Songe* pour que Clariond se mit à tourner sans reprendre le souffle. Nous annonçons il y a quelque temps qu'il en était à son vingt quatrième film depuis 1940. Maintenant on a perdu le compte. Le voici devenu le père de Blanchette Brunoy dans *Ceux du Rivage*, ce film sortira prochainement en zone sud, histoire d'amour, histoire policière, histoire aussi de bâties traditionnelles entre « paysans de la mer » cette œuvre de Jacques Sévérac révèle également un Théodore imprévu, un Vito qui renonce aux étreintes louches pour devenir juge d'instinct; une ligne Noro qui n'a pas l'air de surprendre. On y trouve encore Chaperon et Bussières. Mais c'est le son de Blanchette Brunoy qui noue et dénoue l'histoire. La vedette n'en peut croire celle qui n'a pas l'air d'une vedette. C'est le plus beau compliment et le plus rare aussi. Blanchette Brunoy ne s'est pas laissé déformer par la réussite elle n'a pas cherché comme presque toutes à se fabriquer « un type... ». C'est pour cela que chaque fois que l'on veut une vedette qui soit un être vrai, près du spectateur, c'est elle que l'on choisit.

les clichés publiés dans ce numéro ont été visés
R. R. de 5.403 à 5.458.

DEVENEZ / CINEASTE

120 Metiers du Cinéma
PAR CORRESPONDANCE

Demandez notre documentation et le tableau synoptique de l'Industrie du Cinéma contre la somme de 10 francs pour tous frais à l'ÉCOLE TECHNIQUE DE CINÉMA de FRANCE-PRODUCTIONS Bureau 225, 2, Bd Victor-Hugo, NICE

ÉCOLE TECHNIQUE DE CINÉMA

(Suite de la page 8)

une entreprise sérieuse, c'est la présence sur ses écrans d'une sorte de mannequin inodore, incolore et insipide, une femme sans beauté, sans talent, sans moyens, et dont le nom rappelle une lettre de l'alphabet grec (bêta ou iota). Oui, cette femme, c'est la preuve formelle du manque de goût, du manque d'intelligence de cette curieuse époque.

C'est sur cette remarque que je termine le compte-rendu de la séance rétrospective que nous devons à l'amabilité de M. Hérama, le distingué directeur de la Cinémathèque Nationale.

1943. Il y a vingt ans ! Comme c'est loin, tout ça !...

Jules Hispano-Suiza.
P. C. C.: SORO.

Le Gérant : A. de MASINI

Impr. MISTRAL : Cavallou

Jeunesse présente

(Suite de la page 3)



— J'étais au premier rang et il y a eu une bagarre sur l'écran !

La Destinée par la Graphologie

L'année qui vient... Que sera-t-elle pour vous ? La chance vous sourira-t-elle ?

La révélation de vos qualités et défauts peuvent modifier votre destinée et vous aider à atteindre le bonheur.

Pour apprendre à les connaître, écrivez au célèbre Professeur MEYER, envoyez-lui un spécimen de votre écriture et votre date de naissance, il vous sera adressé sous pli fermé, contre la somme de 10 francs une étude qui, nous l'espérons, vous donnera toute satisfaction.

Pour le règlement, prière d'envoyer une enveloppe timbrée avec vos nom et adresse écrits lisiblement, afin d'éviter tout retard dans la correspondance.

Professeur MEYER, Dpt. E. Bureau 240, 78, Champs-Elysées, Paris (8^e).

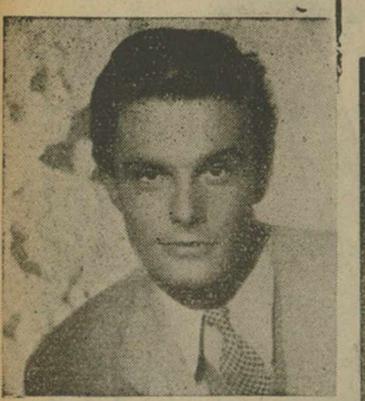
Tous nos vœux et...



... rien pour S. Renant qui maintenant saura faire seule sa réussite.

... un recommencement pour Roger Pigaut qui dit vouloir être opérateur.

... un prompt rétablissement pour L. Carletti, l'acrobate, il en est grand temps.



... un retour pour Louis Jourdan qui loin des yeux, s'efface déjà dans bien des coeurs.



... un rôle pour Gaby Andreu qui pour la première fois méritera.

... c'est à nous que nous souhaiterons de voir F. Périer tout au long de l'année, il a su en quelques mois nous donner l'impérieux désir.



